

ART GALERIE

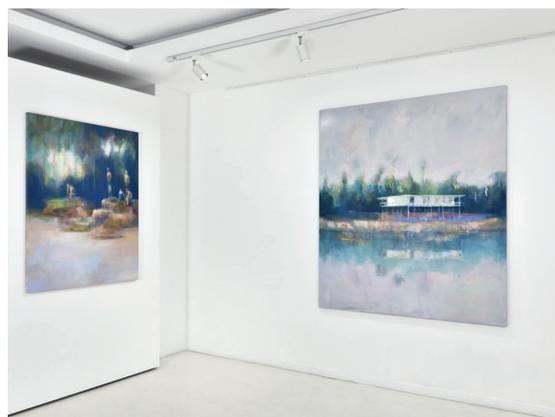
Horizons lointains

Découverte, chez Almine Rech, des tableaux rêveurs et puissamment évocateurs de **Paul de Flers**. Une peinture aux accents mythiques.

PAR DAMIEN AUBEL

Il y a certaines œuvres qui, si elles ne démentent pas leur origine et la main qui les a composées, semblent toutefois s'en détacher et exister dans des lointains peu compatibles avec l'arithmétique sèche de la biographie, cette addition de dates et de lieu. En l'occurrence, pour Paul de Flers, qui expose une poignée de toiles portant son sceau, à la fois diffus et immédiatement reconnaissable, c'est 1988, année de naissance, et la Belgique, où il réside.

Ses tableaux sont placés sous le signe de l'eau, paysages lacustres, bois ceignant un étang ou lit étreint d'une rivière traversant, comme une faille au bleu pâle de miroir, une enclave de terre rouge, à moins qu'il ne s'agisse d'une nappe laissée par on ne sait quel déluge ou du bras d'un marais. C'est un monde aux allures d'Eden mouillé, comme un Peter Doig noyé d'humidité, un Turner qui se serait arrêté sur le chemin de la dissolution atmosphérique ou un Constable qui se serait avancé plus loin dans la dilution du monde. Est-ce parce qu'il a choisi d'accrocher, comme un signe de ponctuation entre ses propres toiles, les traits naïfs et graves de deux ex-voto mexicains, cette foi du charbonnier faite dessin et couleur ? Toujours est-il que je ne peux m'empêcher de songer aux mots de Carlos Fuentes sur *La Vision après le sermon*, de Gauguin, un peintre que, justement, goûte Paul de Flers : « Le miracle, c'était l'apesanteur qui régnait à l'intérieur du tableau (...). Le miracle, c'était d'avoir réussi dans cette toile à en finir avec le réalisme prosaïque en créant une réalité nouvelle, où



Green Street, 2021, ©Paul de Flers, Courtesy artiste et Almine Rech

l'objectif et le subjectif, le réel et le surnaturel se confondaient, indivisibles. »

C'est sans doute pourquoi la peinture de Paul de Flers, comme estompée par une vapeur d'eau, paraît si distante : elle crée une « réalité nouvelle », d'où l'homme, même si une maison sur pilotis se reflète ici sur un plan d'eau, même si un baigneur s'avance là, de l'eau jusqu'à mi-corps, paraît singulièrement lointain, comme rapetissé. C'est que, imbibée d'eau, la nature ne perd pas seulement la netteté de ses contours : elle acquiert aussi une présence singulière, suggérant une rêverie primitive, un état où la Création n'est pas encore totalement achevée. Ce grand paysage cézannien, avec son sol comme marqueté par les nuances chromatiques de la géologie et de la flore, où la terre s'avance dans l'eau d'un immense lac, à moins que ce ne soit le contraire, semble célébrer les épousailles de l'une et de l'autre, comme pour illustrer le premier moment d'une cosmogonie. On jette sur les toiles de Paul de Flers un regard impossible – un regard vers une origine mythique. Est-ce la raison pour laquelle il y a toujours l'interposition d'un premier plan comme une distance à franchir concrètement pour accéder au cœur de la peinture ? Est-ce pourquoi ces murs de végétation qui semblent se refermer sur les scènes, se rapprocher à les étreindre donnent l'impression d'une présence surnaturelle – divine peut-être, très loin de l'humanité en tout cas ?